NOUVELLE
MÉTHODE
DE RECONNOÎTRE
LES MALADIES INTERNES
DE LA POITRINE

*PAR la Percussion de cette cavité ; traduite du latin d'*AVENBRUGGER*, Docteur en Médecine, Médecin ordinaire de la Nation Espagnole dans l'Hôpital Impérial, à Vienne en Autriche.*



A PARIS,
Chez HUMAIRE, Libraire, rue Marché-Pallu, vis-à-vis la Vierge de l'Hôtel-Dieu.

1770.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

VOici, mon cher Lecteur, une nouvelle Méthode, pour reconnoître les maladies de Poitrine : elle consiste dans la percussion de cette capacité, & à tirer certaines conséquences des différentes espeçes de son que cette percussion produira. Voilà le mystere de ma découverte.

La demangeaison (si commune) de s'annoncer pour Auteur, ou d'enfanter des systêmes, n'est point le motif qui me détermine à donner au Public le fruit de mes expériences, répétées, digérées & meuries, pendant sept ans de pratique.

J'ai prévu qu'en publiant cet Ecrit, je trouverois des difficultés à chaque pas. Je sai que les traits

de l'envie, de la haine, de la médiſance & de la calomnie n'ont jamais épargné ceux qui ont enrichi les arts ou les ſciences de quelques nouvelle découverte ; je courrai le même danger, ſans doute ; mais je ſuis réſolu à ne répondre à aucune critique.

Je n'ai écrit que d'après le témoignage de mes ſens. Je donne le reſultat de mes travaux & de mes veilles ; & je prie mes Lecteurs d'être bien perſuadés que je ne me ſuis jamais laiſſé ſéduire pas les attraits de l'amour propre.

Je ne prétens pas cependant avoir tiré du ſigne que je propoſe, toutes les conſéquences qu'il eſt poſſible d'en tirer dans les maladies de Poitrine. J'avoue avec toute la candeur dont je ſuis capable que je n'ai pas apperçu bien des nuances que les Obſervateurs attentifs ſaiſiront ſans doute avec le tems. Je ſuis perſuadé qu'il

reste sur la matiere que j'ai traitée, beaucoup de vérités à découvrir, qui seront très-utiles pour connoître, prévoir & guérir les maladies de la Poitrine.

C'est pour cette raison que je ne m'en suis pas tenu à ces signes en certains cas; & que pour donner plus de poids à mes observations, & faire une énumération exacte de certaines causes, j'ai souvent eu recours aux Commentaires de *M. le Baron de Wanswieten*, qui annoncent l'Observateur éclairé, & qui ne laissent rien à desirer: j'ai cru pouvoir me dispenser d'entrer dans un ample détail de théorie, quand j'ai trouvé des preuves capables d'assurer les fondemens de mon systême.

J'aurai rempli mon objet, si les vrais Médecins jugent que j'ai travaillé pour les progrès de l'art; & que mon travail a pu jetter

quelque jour ſur le traitement des maladies internes de la Poitrine.

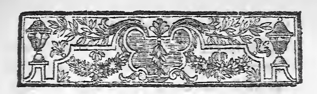
Je n'ai point parlé des ſignes qui m'ont paru douteux, ou que je n'ai pas eu occaſion de confirmer, mais je ne ceſſe pas pour cela de m'en occuper.

Enfin je n'ai point couru après les graces du ſtyle, je n'ai cherché qu'à me faire entendre.

A VIENNE, 31 Décembre 1760.

AVIS AUX MEDECINS.

J'Atteſte, d'après mon expérience, que le ſigne du ſon de la Poitrine eſt de la plus grande importance, non-ſeulement pour le diagnoſtic, mais encore pour la cure des maladies de cette capacité ; ainſi après l'exploration du pouls, & les indications qu'on peut tirer de la reſpiration, la percuſſion doit tenir le premier rang : car toutes les fois qu'on rencontre un ſon contre nature, on peut s'aſſurer que le danger eſt preſſant.



NOUVELLE

MÉTHODE

DE RECONNOÎTRE

LES MALADIES INTERNES

DE LA POITRINE.

OBSERVATION I.

Du son naturel de la Poitrine de l'homme, & la méthode de l'exciter.

LORSQU'ON frappe la poitrine d'une personne en santé, elle raisonne.

SCHOLIE.

Je comprends sous le nom de poitrine, cette cavité qui s'étend, depuis le col & les clavicules, jusqu'à l'endroit où le diaphragme s'attache à l'arc des fausses côtes : il seroit hors de propos

de faire ici la description anatomique de cette capacité. Lorsqu'on propose une nouvelle découverte, on doit chercher à plaire à ses Lecteurs, en exposant ses observations brièvement, sans art & ornement étranger. Il suffit de supposer ici que la personne dont on frappe le thorax, se porte bien, & que ses viscères exécutent en liberté toutes leurs fonctions.

§. I I.

La poitrine étant frappée, rend un son semblable à celui qu'on tire de la caisse d'un tambour couverte d'un drap ou d'une étoffe quelconque de laine.

SCHOLIE.

Nous sommes souvent obligés d'employer des métaphores, quand nous manquons d'expressions propres à caractériser les impressions que les objets extérieurs font sur nos sens. C'est pour cela que je me suis servi de la comparaison qu'on vient de voir.

§. I I I.

On entend ce son raisonner dans toute la poitrine, en la manière suivante.

1°. Quand on frappe le côté droit,

le ſon ſe fait entendre à la partie antérieure, depuis la clavicule juſqu'à la ſixième vraie côte; à la partie latérale depuis le creux de laiſſele, juſqu'à la ſeptième vraie côte; à la partie poſtérieure, depuis l'épaule, juſqu'à la ſeconde & troiſième fauſſe côte.

2°. Lorſqu'on frappe le côté gauche, on entend le ſon à la partie antérieure, depuis la clavicule, juſqu'à la quatrième vraie côte. Mais comme le cœur occupe une partie de ce côté; le ſon eſt tel, qu'on comprend aiſément que cette cavité n'eſt pas vuide, parce qu'il eſt émouſſé par le volume du cœur. Il arrive à la partie latérale poſtérieure du côté gauche, la même choſe que du côté droit (n°. 1).

3°. Le ſternum frappé rend un ſon auſſi clair que les côtés, excepté vers la région du cœur où le ſon eſt un peu plus obſcur.

4°. Le même ſon a lieu dans toute l'étendue de l'épine qui concourt à former la poitrine.

Scholie.

Ce ſon eſt plus clair dans les perſonnes maigres; plus ſourd dans celles

qui sont charnues ; presque nul, lorsqu'elles sont grasses. L'endroit le plus sonore cependant, est sur le devant de la poitrine, depuis la clavicule, jusqu'à la quatrième des vraies côtes où le son est plus obscur à cause du volume des mammelles & des muscles de la poitrine.

Quelquefois le son est plus obtus sous l'aisselle, à cause des graisses qui s'y trouvent. Il est encore peu sensible sur l'épaule, parce qu'il se perd dans l'omoplate & dans les muscles qui recouvrent cet os. Quelquefois enfin en frappant sur la troisième fausse côte, on entend raisonner le thorax : mais cela n'est pas constant & me paroît n'être qu'un jeu de la nature qui n'a point de regle invariable à l'égard des poitrines, dont les dimensions varient presque dans chaque individu.



OBSERVATION II.

Manière de frapper la Poitrine.

§. IV.

On rapprochera exactement les doigts les uns des autres ; on les allongera ensuite, & l'on frappera avec leur pointé, lentement & doucement.

SCHOLIE.

On doit frapper plus fort chez les personnes charnues ou grasses ; car il faut alors une percussion assez violente pour exciter le son qu'une petite pulsation feroit naître dans une poitrine maigre.

§. V.

La poitrine sera recouverte de la chemise qu'on aura soin de tenir tendue ; ou bien on prendra un gand dont la surface ne soit point unie & luisante.

SCHOLIE.

Si l'on frappoit avec la main nue, sur une poitrine également nue, le contact des deux surfaces polies exciteroit un

bruit qui ne serviroit qu'à obscurcir le son qu'on cherche.

§. VI.

La personne dont la poitrine doit être frappée, sera dans son état naturel, eu égard à la respiration ; on lui fera ensuite retenir son haleine. La variété qu'on trouvera dans le son, pendant l'inspiration, l'expiration & la rétention de l'haleine, influera beaucoup sur le prognostic.

§. VII.

Lorsqu'on voudra frapper le devant de la poitrine, on ordonnera au malade de tenir sa tête élevée, & de porter ses bras en arrière. Par ce moyen, la poitrine fait saillie, la peau, les muscles & les côtes sont tendues ; & le son qu'on tire, est par conséquent plus clair.

§. VIII.

Quand on voudra frapper le côté ; le malade levera ses deux bras sur sa tête les deux côtés étant ainsi tendus, le son sera plus fort.

§. IX.

Lorsqu'on aura décidé de frapper sur le dos, on fera courber le malade en

devant ; il approchera les deux bras de la poitrine, comme s'il vouloit faire le bossu ; le son sera également plus fort, par la raison que j'ai déja alléguée.

SCHOLIE.

Toute personne en santé peut aisément faire ces expériences sur elle-même, ou sur d'autres personnes saines. Si on les répete plusieurs fois avec soin & sans prévention, l'on verra que la différence des sons est capable de jetter un grand jour sur la connoissance des maladies internes de la poitrine.

OBSERVATION III.

Du son contre nature de la Poitrine, & des indications qu'on peut en tirer.

§. X.

NOUS avons déja vu (§. 3) que lorsqu'on frappe la poitrine, elle rend un son dans toute sa circonférence ; mais on ne doit pas se contenter de faire cette opération sur un seul homme, si l'on veut bien s'assurer du caractère de chaque son en particulier, lequel varie dans chaque individu.

SCHOLIE.

Il a déja été dit (§. 3); que le thorax ne rend pas le même son dans tout son contour. Nous avons assigné en même tems les causes qui rendent le son moins sensible.

On ne doit donc pas se contenter de faire des observations sur la poitrine d'un seul homme; mais en frapper plusieurs, non seulement à cause des obstacles constans que l'Auteur de la nature a mis dans tous les hommes, tels que sont les mammelles, les épaules, le cœur, &c. mais encore par rapport aux différences qui résultent de l'embonpoint, de la grandeur respective de la poitrine de chaque sujet: différences qui font que le son est tantôt élevé, & tantôt profond; tantôt clair, & tantôt obscur, & quelquefois comme étouffé.

§. XI.

Lorsque les parties que nous avons indiquées (§. 19) ne rendent pas un son net, égal de chaque côté, & proportionné à la force de la percussion, on doit croire qu'il y a quelque maladie dans la poitrine.

SCHOLIE.

De cette vérité fondamentalle, on pourra tirer les prédictions certaines que je vais exposer. L'observation m'a appris qu'il peut y avoir dans la poitrine, des maladies graves qu'on ne sauroit découvrir par aucun autre moyen, que par ma méthode. En effet, l'uniformité du son que rend une poitrine de quelque côté qu'on la frappe, est un signe assuré que les vaisseaux aëriens du poumon sont perméables; que l'air y entre & en sort librement; qu'ils ne sont ni gênés par quelque tumeur, ni suffoqués par une sanie épanchée. Il faut cependant excepter, de cette regle, certaines maladies de poitrine dont je parlerai dans la suite.

§. XII.

Si le son est plus considérable dans une partie sonore de la poitrine, frappée avec une force égale à celle qu'on aura employée dans les autres, c'est un signe que le mal est placé sous la partie qui rend ce son.

§. XIII.

Mais quand la percussion étant la mê-

me, le ſon eſt plus obſcur dans un point ſonore, que dans les autres; on peut auſſi être ſûr que c'eſt ſous ce point là préciſément, que le mal exiſte.

§. XIV.

Quand la poitrine frappée dans un lieu ſonore, ceſſe tout-à-coup de rendre un ſon naturel, & qu'il ſemble qu'on entend un bruit ſemblable à celui que produiroit la chair frappée: ce lieu eſt le ſiège de la maladie.

SCOLIE.

On n'a qu'à frapper ſa poitrine, & enſuite ſa cuiſſe, pour ſe former une idée du ſon dont je viens de parler.

§. XV.

Si la poitrine dans un endroit ſonore, produit un ſon pareil à celui de la chair: l'étendue de ce ſon ſervira à méſurer l'étendue de la maladie.

§. XVI.

Ce ſon de chair une fois apperçu; faites retenir ſon haleine au malade, frappez dans cet état, & ſi vous obſervez la même choſe, ſoyez aſſuré que le mal s'étend profondément dans la poitrine.

§.

§. XVII.

Lorsqu'on frappe la poitrine à sa partie antérieure, & q'uon observera *le son de chair*, pendant que le malade retient son haleine, on n'aura qn'à frapper la partie diamétralement opposée ; & si cette partie sonore d'ailleurs, rend *le son de chair*, il y a lieu de croire que la maladie pénétre dans toute la capacité du thorax.

SCHOLIE.

Ces variétés dépendent des causes qui peuvent diminuer le volume de l'air contenu dans la poitrine, ou l'en priver tout-à-fait

Soit que cette cause existe dans les solides, ou dans les liquides, elle fera ce que nous observons à l'égard des tonneaux qui résonnent dans toute leur cavité, quand ils sont vuides : & qui étant remplis, rendent d'autant moins de son, que le volume d'air qui s'y trouve est plus petit.



OBSERVATION IV.

Des maladies en général dans lesquelles on observe le son contre nature de la Poitrine.

§. XVIII.

LE son contre nature dont nous avons fait mention (§. 3), se rencontre dans les maladies aiguës, & dans les maladies chroniques de la poitrine. Il annonce toujours une grande extravasion des liquides dans cette cavité.

SCHOLIE.

On a vu dans la scholie du §. précédent, que tout ce qui est capable de diminuer, ou d'enlever tout-à-fait le volume d'air contenu dans la poitrine, peut aussi rendre le son obtus, ou tout-à-fait imperceptible.

La nature, la cause & les effets des maladies chroniques prouvent cette assertion, qui se trouve mise dans le plus grand jour par l'ouverture des personnes mortes de ces maladies. L'expérience suivante démontre clairement la réalité du son

contre nature que nous avons dit ſuivre l'épanchement des liqueurs dans la poitrine.

Si dans un cadavre quelconque dont la poitrine rend un ſon-ſonore, on remplit un côté de cette cavité, en y injectant un liquide, le ſon deviendra plus obſcur en raiſon de l'eſpace qu'occupera le liquide.

Je vais parcourir par ordre, toutes les maladies dans leſquelles on rencontre ce ſigne.

OBSERVATION V.

Des maladies aiguës dans leſquelles on rencontre un ſon contre nature de la Poitrine.

§. XIX.

CE ſon contre nature s'obſerve ou pendant le cours de la maladie ou ſur ſon déclin.

SCHOLIE.

Les Médecins ne doivent rien négliger pour ſe rendre certains d'un ſigne de ſi grande importance dans les maladies aigues; il aſſurera leur prognoſtic, lequel

eſt ſi douteux dans tous les tems de ces maladies.

J'en ai ſouvent vu, qui paroiſſant ſe terminer par une fièvre intermittente, en impoſoient aux Médecins, tandis que la matière morbifique dont la coction avoit été imparfaite, ſe jettoit ſur un poumon, & y cauſoit un ſquirre mortel ou une vomique.

§. XX.

Le ſon contre nature qu'on obſerve pendant le cours des maladies aiguës, ſe rencontre auſſi très-ſouvent dans les maladies inflammatoires de la poitrine.

SCHOLIE.

Je dis *très-ſouvent*; car pour peu qu'on connoiſſe l'hiſtoire de l'inflammation, on ſera convaincu de la vérité de ma propoſition, ſurtout ſi l'on ſe rappelle ce que dit le Commentateur de Boherhave, M. le Baron de Wanſwieten, en parlant des effets de l'inflammation.

Si l'on fait l'application de ceci aux parties contenues dans la poitrine, on ſera invinciblement convaincu que le ſon contre nature indiqué dans l'obſervation 3, ne peut jamais ſe rencontrer plus fréquemment que pendant le cours

des maladies inflammatoires. Il peut cependant arriver que ce ſigne accompagne ces maladies épidémiques qui pouſſent immanquablement la matiére morbifique à la circonférence du corps ; quand cela ſe rencontre, c'eſt ſurtout avant l'éruption exanthématique.

J'ai ſouvent eu occaſion de l'obſerver pendant la maladie pétéchiale épidémique qui regna en 1757, 1758, 1759 & dans l'épidémie exanthématique miliaire de l'année 1760. J'ai ſurtout fait cette obſervation ſur les ſujets chez qui le mal s'étoit d'abord montré ſous les apparences d'une maladie inflammatoire de la poitrine.

Ce que j'ai obſervé de particulier dans la dernière épidémie, c'eſt que ce ſon une fois apperçu en quelque partie de la poitrine, demeuroit conſtamment le même, juſqu'à la parfaite coction de la maladie qui parcouroit réguliérement tous ſes temps.

Si Dieu me donne vie, je pourrai publier un jour ce qu'une pratique de dix ans m'a mis à même d'obſerver au ſujet des éruptions miliaires.

§. X X I.

Le ſon du (§ XIX.) que nous avons

dit s'obſerver ſur le déclin des maladies aiguës ne paroît que lorſque l'évacuation critique n'eſt pas proportionnée à l'intenſité de la maladie.

SCHOLIE.

Le ſigne du paragraphe XXI m'a toujours fait voir que ce que les Anciens appelloient *aigu* par décidence, étoit réellement chronique ; c'eſt pourquoi ce paragraphe regardant proprement les maladies chroniques, nous aurions dû le ranger ailleurs, ſi l'ordre que nous avons choiſi, n'avoit demandé que nous en fiſſions mention en paſſant.

§. XXII.

Le ſon contre nature (§ XX) qu'on obſerve ſur le déclin des maladies inflammatoires, paroît quelquefois le quatrième jour de la maladie, rarement avant ce tems, ſouvent après ; mais toujours du côté affecté.

SCHOLIE.

Je n'entreprendrai point de donner ici la raiſon de ce phénomène, je me contenterai ſeulement de faire remarquer que je me ſuis convaincu par rapport à ce ſigne qu'on ne le rencontre que les jours que

nous appellons décrétoires, c'est à-dire, rarement le trois, souvent le quatre, souvent le cinq & le sept, & jamais plus tard. On trouvera peut être étrange que j'aie mis le cinq & le sept au nombre des jours décrétoires; mais quiconque aura exactement observé la marche des crises, avouera que souvent le cinquième jour est l'indicateur du neuf, & le sept du onze, ce qui cependant arrive très-rarement par rapport au dernier dans les maladies inflammatoires, mais il faut en excepter les maladies aiguës qui regardent le paragraphe XXI.

Ce signe paroît ordinairement dans les inflammations de poitrine qui attaquent le poumon ou la plèvre séparément, ou tous les deux ensemble, & qui sont accompagnés d'une toux humide, mais on ne le rencontre jamais, dans le cas où il n'y aura point eu d'expectoration au commencement ou pendant le cours de la maladie, comme dans la pleurésie sèche, l'inflammation du médiastin, du péricarde ou du cœur; car dans ces cas la partie affectée cesse d'être sonore jusqu'à la suppuration ou jusqu'à la mort.

§. XXIII.

Ce son depuis le jour qu'il a commencé, devient plus sensible, selon la nature, l'intensité & la durée de la maladie. Il diminue aussi proportionnément à la qualité, à la durée & à l'abondance des excrétions.

SCHOLIE.

L'accroissement de ce son contre nature dépend de la matière morbifique, laquelle se porte insensiblement sur le côté enflammé, & s'y accumule quelquefois en si grande quantité, qu'elle en occupe plus des deux tiers, comme je l'ai observé. Ainsi la santé ne pouvant se rétablir que par la coction, l'excrétion & l'expulsion de cette matière, il est nécessaire que cette excrétion conserve un rapport de proportion avec la maladie, tant par la qualité, que par la durée & l'abondance des matières qui sont expulsées.

§. XXIV.

Ce son (§. 23) une fois apperçu, annonce la mort pour le jour décrétoire après son commencement: ou la maladie se termine par les crachats, ou elle dégénère en une autre.

SCHOLIE.

Voyez à ce ſujet les commentaires de M. Wanſwieten mon maître, dans les articles où il donne les ſignes qui annoncent la mort, la terminaiſon de la maladie par les excrétions, ou ſon changement en un mal d'une autre eſpèce.

§. XXV.

L'ouverture des cadavres de gens dont la mort avoit été annoncée par le ſigne du paragraphe 22, après des maladies inflammatoires, m'a fait établir les règles ſuivantes.

1°. Plus le ſon d'une partie du thorax eſt obſcur & approche de celui de la chair frappée, plus la maladie eſt grave.

2°. Le danger de la maladie eſt d'autant plus grand, que ce ſon obſcur ſe fait entendre dans un plus grand eſpace.

3°. Il y a plus de danger ſi le côté gauche eſt affecté, que ſi c'eſt le côté droit.

4°. Si la partie antérieure & ſupérieure de la poitrine (j'entens cette partie qui s'étend depuis la clavicule, juſqu'à la quatrième vraie côte,) ne rend ſon, il y a moins de danger que ſi cela

arrive à la partie inférieure de cette capacité.

5°. Il y a plus de péril, si l'on cesse d'être sensible à la partie postérieure de la poitrine, que si c'étoit à la partie antérieure & supérieure.

6°. C'est quelquefois un signe mortel quand le son n'est perceptible en aucune partie d'un côté de la poitrine.

7°. Si le sternum frappé ne rend aucun son, c'est un signe mortel.

8°. Si la partie qu'occupe le cœur rend un son de chair; c'est encore un signe mortel.

SCHOLIE.

J'ai souvent observé que des prédictions de mort faites le sixième ou le septième jour de la maladie, s'étoient trouvées fausses, lorsque la nature poussoit la matière morbifique à la circonférence de la poitrine, ou des autres parties du corps, en y formant des abscès.

C'est ainsi que la prudente témérité des Anciens qui brûloient ou incisoient la partie affectée, secondoit fort bien les efforts de la nature.

OBSERVATION VI.

Des maladies chroniques dans lesquelles on trouve le son contre nature de la Poitrine.

§. XXVI.

LE son contre nature qu'on observe dans les maladies chroniques, vient 1°. d'une malignité cachée qui affecte les viscères de la poitrine, & détruit lentement leur texture; 2°. ou d'une cause connue & sensible qui les vicie successivement.

SCHOLIE.

Voilà les points principaux d'où naissent les maladies chroniques, & desquels elles dépendent comme de leurs causes.

Quelleque soit de ces deux causes, celle d'où provient l'engorgement des viscères contenus dans la poitrine: le son dont il s'agit ici sera toujours le même.

§. XXVII.

Les maladies qui attaquent les viscères de la poitrine par une malignité cachée, sont 1°. une disposition héréditaire.

2°. Les maladies qui dépendent des affections de l'ame, & qui ont leur source dans un desir qui ne peut avoir son effet : telle est entr'autres la nostalgie.

3°. les maladies de certains ouvriers qui ont naturellement les poumons trop foibles.

SCHOLIE.

1°. L'expérience apprend mieux que les raisonnemens les plus rafinés, l'effet qu'un vice héréditaire peut avec le tems produire sur nos organes. Un jeune homme d'une foible constitution, mais né de parens sains, ne se porte-t-il pas mieux, qu'un autre qui, sans être d'une complexion plus délicate, doit le jour à des parens pthysiques ?

M. Wanswieten confirme cette assertion dans ses Commentaires, aph. 1075. *L'observation nous apprend*, dit-il, *que les maladies sont transmises des peres aux enfans : & cela ne s'observe pas seulement à l'égard des épileptiques, mais il est constant encore que la goutte & la pthysie se transmettent de génération en génération, & il est étonnant que cette semence morbifique reste cachée pendant plusieurs années, avant que de causer aucun ravage.*

Le Lecteur trouvera dans le paragraphe indiqué ci-deſſus, la ſolution de toutes les difficultés qu'il pourroit me faire.

2°. Nous voyons que les paſſions produiſent des effets tout-à-fait oppoſés, lorſqu'elles ſont germer en nous quelques maladies.

Mais de toutes les paſſions de l'ame, celle que j'ai trouvée la plus capable d'étouffer le ſon de la poitrine, c'eſt le déſeſpoir d'obtenir ce qu'on deſire.

Or comme la noſtalgie appellée en Allemand *Hermwhe*, tient le premier rang parmi ces maladies, je ne crois pas à propos de la décrire ſuccinctement.

Lorſque des jeunes, gens à la fleur de leur âge, ſe voient enlevés par force, enrôlés dans les troupes, & qu'ils perdent l'eſpoir de revenir en ſanté dans leur patrie, ils ſe laiſſent bientôt aller à la triſteſſe, deviennent taciturnes & languiſſans; ils aiment la ſolitude, ils ſont rêveurs, ſoupirent, gémiſſent, & tombent enfin dans l'inſenſibilité & l'indifférence pour les devoirs de leur état.

C'eſt cette maladie qu'on [illegible] oſtalgie; ni les médicamens, ni les remontrances, ni les promeſſes, ni la vue des ſupplices, ne ſauroient guérir le malade.

Toujours occupé de la perte qu'il vient de faire de sa liberté, il tombe dans le marasme avec obscurité de son d'un côté de la poitrine.

J'ai ouvert plusieurs cadavres de personnes mortes de cette maladie, & j'ai toujours trouvé les poumons fortement adhérens à la plèvre. Le lobe du côté droit qui ne rendoit aucun son, étoit dur, calleux & plus ou moins purulent.

Cette maladie étoit très fréquente il y a quelques années : elle est rare à-présent, surtout depuis que le terme des engagemens est fixé, & que le soldat peut espérer de retourner dans sa patrie pour y jouir des privilèges de citoyen, après son engagement expiré.

Il est des maux attachés à l'industrie des hommes, comme il en est de particuliers à chaque âge, à chaque tempérament, à chaque sexe.

Ne voyons-nous pas en effet les gens de lettres traîner des jours languissans, tandis que leur esprit se forme & se perfectionne par une étude continuelle. Le vigilant laboureur ne vieillit-il pas de bonne heure au milieu de ses pénibles travaux ?

On peut dire la même chose de certains

ouvriers. C'eſt ainſi que ceux qui travaillent aux mines, les doreurs, les plombiers & autres de cette eſpèce ſont ſujets à des coliques ſpaſmodiques connues ſous le nom de *colique des Peintres*.

Mais il s'agit ſeulement des profeſſions qui diſpoſent aux maladiesdu poumon, en éteignant le ſon de la poitrine.

J'ai ſouvent vu des frippiers, des meûniers, &c. dont la poitrine ne rendoit aucun ſon, mourir de pthyſie cauſée par la foibleſſe de leurs poumons: les premiers, en découſant de vieux habits, reſpirent les débris des étoffes que le tems a réduites en poudre: les autres ſont forcés à vivre dans une atmoſphère remplie de pouſſière.

Les cordonniers, les tiſſerans, &c. qui ſont obligés d'appuyer fortement leur poitrine contre leurs métiers, deviennent ſouvent aſthmatiques, & leurs poumons ſont trouvés ſquirreux.

Le progrès de ces maladies eſt plus ou moins lent, ſelon que ces ouvriers ſont plus ou moins preſſés d'ouvrage.

J'avoue cependant que j'aurois pu me diſpenſer de parler ici des maladies des ouvriers, parce que les cauſes que je

leur ai assignées sont connues de tout le monde.

Mais si l'on regarde les signes cachés de débilité dans un viscère, comme une cause prédisposante, & qu'ensuite on compare les progrès de la maladie lents & à peine sensibles, avec l'état de ceux à qui la nature a donné des poitrines saines & robustes : on sera convaincu, après cette comparaison, de la vérité de ce que j'ai avancé.

On pourroit ici me demander pourquoi les causes qui se portent sur un poumon, n'attaquent pas les deux lobes à la fois ?

Je répons qu'on voit rarement des cas où les deux poumons soient affectés en même tems : & lorsque cela arrive, on trouve toujours un lobe plus malade que l'autre.

Je me suis convaincu par l'ouverture des cadavres, qu'il est ordinaire de rencontrer un lobe du poumon affecté, tandis que l'autre est sain.

J'avoue franchement que je ne pourrois donner aucune raison solide de ce phénomène ; car dans les maladies, il est des choses qu'on ne peut qu'observer, sans qu'il soit possible d'en donner l'explication.

§. XXVIII.

Les maladies (V. §. 26 n°. 2) dont les effets sensibles n'altèrent que lentement les viscères de la poitrine, viennent ou d'un vice des liqueurs, contracté peu-à-peu: ou des maladies aiguës mal guéries.

SCHOLIE.

1°. Les vices des liquides qui se manifestent peu-à-peu, procédent des alimens que nous prenons, lesquels ne peuvent s'assimiler à nos humeurs. Il est assez démontré combien les mauvaises digestions contribuent à causer les maladies chroniques.

On dit qu'une maladie aiguë n'est pas bien guérie, lorsqu'il est resté dans le corps une partie de la matière morbifique.

Ce reste de matière se fixera primitivemens sur la partie affectée, ou se transportera dans cette partie de la poitrine qui ne rend aucun son, comme je l'ai dit au paragraphe de la troisième observation.

Elle s'attachera donc à la plèvre, à un seul poumon, ou à tous les deux ensemble, au médiastin ou au péricarde.

Il est assez aisé de connoître, quand la matière de la suppuration est restée dans

la poitrine après une maladie inflammatoire, mais il est très-difficile de reconnoître si cette matière dégénère en squirre de poumon.

J'ai souvent observé que tout un côté de la poitrine ne rendoit aucun son, quoique le malade ne toussât presque pas, & que sa respiration ne fût point gênée. Cela arrivoit surtout dans la convalescence, après une fièvre aiguë qui dégénéroit en fièvre erratique : de sorte que le malade paroissoit presque rétabli. Il restoit dans cet état, jusqu'à ce que la maladie qu'on n'avoit peut-être pas connue, faisant insensiblement des progrès, causât une hydropisie, & jettât le malade dans le dernier degré de la consomption.

§. XXIX.

Lorsqu'on rencontre le signe du paragraphe 26 pendant le cours des maladies chroniques, on peut établir comme une règle générale, que le malade n'a plus d'espoir de guérison, quand il maigrit & perd ses forces.

SCHOLIE.

Tel est l'effet que la matière morbifique, qui a résisté à l'action des remèdes,

produit avec le tems sur les viscères de la poitrine auxquels elle s'attache.

Voilà la cause du dépérissement du corps dont nous avons parlé à la fin de la scholie du paragraphe 28.

C'est pourquoi toutes les fois qu'on trouve le son contre nature, en frappant l'un ou l'autre côté de la poitrine, on peut conclure que le poumon est gêné par la matière morbifique, ou consumé par une acrimonie locale.

Toutes ces causes étant capables de s'opposer entièrement aux fonctions de ce viscère, conduisent insensiblement à la mort.

OBSERVATION VII.

Du son contre nature de la Poitrine, qui est la suite d'un épanchement des liquides contenus dans les vaisseaux de cette cavité.

§. XXX.

LEs liquides qui circulent dans les vaisseaux de la poitrine, sont le chile, le sang, & la limphe.

SCHOLIE.

La physiologie nous apprend que ces trois espèces de liquides sont contenues dans les vaisseaux de la poitrine : l'Anatomie nous le démontre ; l'œil seul ou armé d'un microscope, achève de nous en convaincre.

Il n'est question ici que de l'extravasation de ces liquides dont on peut s'assurer par la percussion du thorax indépendemment des autres signes.

J'avoue ingénuement qu'il ne m'est point encore arrivé de voir dans la poitrine des épanchemens de chile. Je sai très bien que le canal thorachique qui conduit cette liqueur dans la veine souclavière, est hors des lames de la plèvre : mais ayant trouvé dans cette capacité une matière acre qui avoit rongé cette membrane, les côtes & la peau, j'ai regardé cet épanchement comme très-possible.

§. XXXI.

Les liquides s'extravasent dans la poitrine (§. 30) 1°. par la rupture des vaisseaux dans lesquels ils sont contenus ; 2°. par la ténuité & la dissolution des humeurs ; 3°. lorsqu'il ne se fait aucune résorption de la matière perspirable &c.

SCHOLIE.

Nous rapporterons ici 1°. les causes externes, comme les plaies, les contusions, & généralement tout ce que M. Wanswieten & les Auteurs ont observé.

2°. Les épanchemens dans la poitrine reconnoissent aussi des causes internes, lorsque les vaisseaux relâchés ou trop foibles, ne pouvant résister à l'augmentation du mouvement de la circulation, ou à la durée de la pléthore, sont distendus & se rompent.

3°. L'obstruction peut causer ces extravasations.

§. XXXII.

Toutes les fois donc que quelqu'un des liquides susdits s'épanchera dans la poitrine & y séjournera, le son obscur s'appercevra à la hauteur du liquide.

SCHOLIE.

La vérité de ce fait se trouve confirmée par l'expérience rapportée dans la scholie du parahraphe 28.

Cette règle cependant souffre quelque exception. J'ai promis que j'en parlerois; je vais tenir ma promesse.

OBSERVATION VIII

Des maladies de Poitrine qu'on ne fauroit découvrir par la percuffion.

§. XXXIII.

IL eft des maladies qui fatiguent la poitrine par une toux violente : ce qui fait fouppçonner que le poumon eft attaqué; tandis qu'elles ont leur fiège dans le bas ventre, & que les poumons ne font affectés que fympatiquement.

Scholie.

On doit rapporter ici les toux ftomachales & convulfives des enfans, des femmes groffes & de ceux qui éprouvent des accès de fièvre quarte, ou qui font furchargés de pituite.

§. XXXIV.

On voit des toux très-fatiguantes, des difficultés de refpirer, des afthmes, des pthyfies dépendre de l'irritabilité des nerfs de la poitrine ; mais ces incommodités font rarement foumifes à la percuffion : on pourra cependant les foupçonner, lorfqu'à l'abfence de notre

ſigne, ſe joindront des urines abondantes & limpides.

SCHOLIE.

Ici viennent ſe ranger les toux, les difficultés de reſpirer, les aſthmes qu'on obſerve ſi ſouvent chez les hyſtériques & les hypocondriaques, enfin la pthyſie & les aſthmes nerveux des vieillards : peut-être même pourroit-on ſoupçonner par ce moyen les concrétions polipeuſes qui ſe forment chez les jeunes gens.

§. XXXV.

Il eſt impoſſible de découvrir par la percuſſion du thorax, une petite calloſité au poumon, un ſquirre commençant, un épanchement léger ; quelquefois cependant ces affections ſe manifeſtent par un ſon plus fort de la partie affectée.

SCHOLIE.

Ces maux ne ſont dangereux que lorſque leur volume augmente ; alors la percuſſion nous les fait découvrir.

§. XXXVI.

Il y a des maladies du poumon qui cauſent une toux violente, laquelle fait expectorer des concrétions gypſeuſes, crétacées & pierreuſes.

SCHOLIE.

La qualité des crachats seule fait reconnoître ces maladies qui ne sont point soumises à notre signe. J'ai souvent observé une pareille toux occasionnée par un mauvais traitement des fièvres miliaires : cet article seul demanderoit un traité à part.

OBSERVATION IX.

De ce que l'ouverture des cadavres m'a montré, lorque j'avois rencontré le son contre nature de la Poitrine.

§. XXXVII.

TOUTES les fois que j'ai ouvert des cadavres de gens en qui j'avois trouvé ce signe, j'ai observé :

1°. Un squirre au poumon.

2°. Sa terminaison en une vomique ichoreuse.

3° Une vomique purulente enkistée, qui s'ouvroit dans la plèvre, le médiastin ou le péricarde.

4°. Un empyème.

5°. une hydropisie de poitrine dans l'un ou l'autre côté.

6°. Une hydropisie du péricarde.

7°. Un épanchement du sang dans la cavité de la poitrine, ou du péricarde.

8°. Un anévrisme du cœur.

SCHOLIE.

Il me reste à traiter de chacune de ces maladies en particulier; je donnerai les signes qui caractérisent quelques-unes d'elles pour qu'on ne les confonde point avec ceux qui sont propres à chacune en prrticulier.

OBSERVATION X.

Du squirre du poumon & de ses symptômes.

§. XXXVIII.

JE dis que le poumon est squirreux ; quand la substance spongieuse de ce viscère se change en une masse dure & indolente.

SCHOLIE.

Une portion du poumon sain jettée dans l'eau surnage toujours; mais s'il est squirreux, elle va au fond. Il y a une grande variété dans tous ces squirres. J'ai vu des poumons squirreux différer en

dureté, en couleur, & par la qualité des matières qu'ils contenoient. Dans les maladies inflammatoires de la poitrine qui tuent le 5, le 6, le 7 ou le neuvième jour, on trouve le poumon si gorgé de sang, qu'il a souvent la couleur & la consistance du foie.

Il est important de remarquer, que toutes les fois qu'une pleurésie violente a dégénéré en péripneumonie, on trouve le poumon couvert d'une espèce de membrane purulente.

On voit des différences notables dans les poumons de ceux qui sont morts de quelque maladie chronique ; souvent ils paroissent marbrés ; d'autres fois, ils n'offrent à la vue qu'une masse cartilagineuse. Mais il est plus fréquent de les trouver gorgés d'un sang noir & épais qui croupit dans leur parenchime, & s'y durcit. Ces variétés semblent dépendre de la qualité de la matière morbifique.

§. XXXIX.

Lorsqu'il y a squirre, on peut le soupçonner par les signes suivans.

Signes du squirre du poumon.

Si on frappe la poitrine de ceux qui en sont atteints dans l'endroit affecté,

le son qui en résulte est à peine sensible : ces gens-là toussent peu.

Leur toux n'est suivie d'aucuns crachats ; ou s'il y en a, ils sont en petite quantité, gluans & cruds.

Le malade étant en repos, on n'apperçoit aucun changement ni dans la respiration, ni dans le pouls.

Mais, s'ils font quelque mouvement un peu violent, la respiration devient fréquente, & un discours trop longtems prolongé les fatigue & les affoiblit.

Ils éprouvent une sècheresse au gosier ; & le pouls, de naturel qu'il étoit ordinairement, devient inégal & accéléré.

La respiration & la voix sont alors entrecoupées de soupirs.

La face présente aussi des signes très-remarquables : les veines temporales, sublinguales & jugulaires du côté affecté sont plus gonflées qu'à l'ordinaire ; & ce même côté paroît mois mobile dans la respiration.

Au reste, les fonctions naturelles & animales s'exécutent bien : le malade se couche indifféremment sur les deux côtés.

Voilà les signes qui indiquent le squirre du poumon. Ils seront d'autant plus considérables, que le squirre le sera lui-même.

OBSERVATION XI.

De la vomique en général.

§. X L.

QUAND une humeur saine ou morbifique se sépare du torrent de la circulation, pour se fixer sur une partie du corps, qu'elle s'y épaissit, passe de rechef à son état primitif par l'action des forces vitales, & se forme enfin une cavité où elle croupit, on dit que c'est une vomique.

SCHOLIE.

Cette définition est générale & convient à toute espèce de vomique: l'histoire de l'obstruction & de l'inflammation vient à son appui. Elle est également vraie, soit que la maladie provienne du vice des liquides ou de celui des solides.

§. X L I.

J'ai observé deux espèces de vomiques: l'une ichoreuse, l'autre purulente. La première n'attaque que le poumon; la seconde attaque indistinctement le poumon & les autres parties du thorax. Dans l'un & l'autre cas, le sac est tantôt

entier, & tantôt il s'ouvre dans la trachée artère.

SCHOLIE.

Il étoit nécessaire d'entrer dans ce détail, pour me faire entendre de ceux qui braveront l'ennui des observations toujours pénibles, lorsqu'on les fait sur les malades; & dégoutantes, quand on fouille dans les entrailles d'un cadavre.

J'entends par *vomique ichoreuse*, une poche qui ne renferme point une matière purulente; mais une humeur peu épaisse, d'une couleur tirant sur le rouge, ou d'un rouge brun, ou mêlé de l'un & de l'autre; ce qui est toujours un signe de la destruction du poumon squirreux.

Mais si la matière de l'inflammation se change en une humeur grasse, épaisse & gluante, il y aura alors un abscès qui prendra le nom de *vomique purulente*, dès qu'il sera contenu dans un sac particulier.

Quand ces vomiques s'ouvrent dans les bronches, & que leur matière sort avec les crachats, on les appelle *vomiques ouvertes*; & dans le cas contraire, *vomiques fermées*.

VOMIQUE ICHOREUSE.

§. XLII.

Quand on s'eſt aſſuré de la préſence du ſquirre, par les ſignes que nous avons donnés: on connoîtra auſſi qu'il ſe termine par ſuppuration de mauvaiſe qualité, en obſervant ce qui ſuit.

Signes qui indiquent qu'un ſquirre ſe termine par ſuppuration.

Outre les ſignes énoncés au paragraphe 39, les malades deviennent languiſſans, & maigriſſent à vue d'œil, quoiqu'ils prennent leur nourriture ordinaire; leur pouls eſt fréquent ſerré & inégal.

La reſpiration eſt gênée & très-accélérée, même pendant le repos: elle eſt de tems en tems entrecoupée de ſanglots.

Ils éprouvent quelquefois des défaillances, pendant leſquelles leur viſage ſe couvre d'une ſueur froide.

Les yeux ſont abattus; les veines des joues & des lèvres livides; la langue eſt plombée, ſurtout du côté affecté.

Le malade eſt ſans douleur & ſans ſoif; le côté intéreſſé paroît immobile, pendant l'inſpiration, & cette immo-

bilité est d'autant plus sensible, que la vomique occupe plus d'espace.

La toux n'est point fréquente, elle est sèche, interrompue, sans crachats; & lorsqu'il se fait quelque expectoration, c'est une matière bourbeuse ou brune.

Quand la maladie est à ce degré, l'appétit diminue insensiblement, & finit par s'éteindre.

Le malade se dégoute enfin de toute espèce d'alimens, & quand il a mangé quelque chose, la digestion, au lieu de réparer ses forces, lui cause des anxiétés; elle se fait toujours sans cette chaleur hectique qui accompagne les vomiques purulentes.

Quand le squirre commence à suppurer dans son centre, quelques malades ont le ventre & les hypocondres affaissés, rarement enflés: & si cela arrive, la tumeur est peu considérable, & paroît sous la forme d'un kiste rempli d'eau.

Leur urine est naturelle: quelquefois cependant elle est rouge, & le sédiment, s'il s'en dépose, conserve la même couleur.

Leurs déjections ne sont pas plus fréquentes, que dans l'état sain, à moins qu'on ne les provoque par des lavemens.

Mais lorsqu'à la pâleur des extrémités, succéderont la rougeur & la chaleur hectiques, le côté malade s'enflera, & cette enflure se fera d'abord appercevoir au pied & à la main du même côté.

De-là naissent les défaillances fréquentes auxquelles ces malades sont sujets. Depuis ce moment, il ne leur est plus possible de se coucher que sur le côté affecté.

Signes de la vomique purulente fermée.

Cette vomique est annoncée par une toux fréquente, sèche, & si violente qu'elle ulcère le gosier, cause des vomissemens, & rend la voix rauque. Il est remarquable que même alors, les viscères abdominaux s'acquittent très-bien de leurs fonctions.

A ces symptômes, se joignent les horripilations, une chaleur vague, & une rougeur vermeille qu'on apperçoit surtout sur les joues & les lèvres du côté affecté.

Quand les choses en sont à ce point, les malades sont pris d'une grande lassitude; & cela, plutôt après leurs repas, que lorsqu'ils sont à jeun.

La respiration est alors plus fréquente

& mêlée d'une forte de mal-aise : ce qui seul fait soupçonner avec un peu d'attention, que le mal est dans la poitrine.

Outre cela, le pouls est serré, fréquent, dur, inégal; comparé, hors du tems de la digestion avec le tempérament du sujet, il ne paroît jamais bien naturel. Les mouvemens du corps, la parole & le ris le feront encore mieux distinguer.

Enfin si la vomique a acquis assez de volume, pour qu'on puisse s'assurer par la percussion, qu'elle existe, on observe ce qui suit.

Les alimens que prend le malade, ne lui font aucun bien, parce que la violence de la toux les fait sortir de l'estomac par le vomissement; que l'assimilation ne s'en fait pas à cause de la lésion du poumon, & qu'enfin la plus grande partie des substance alimentaires se change alors en pus.

Il arrive de là que la vomique devenant de jour en jour plus considérable, la respiration ne se fait plus que par un poumon.

Alors le malade a des inquiétudes continuelles; il se couche forcément sur le côté affecté, pour ne point être étouffé par le poids de la vomique, s'il se cou-

choit sur celui qui est sain. La face, les mains, les pieds & le côté affecté sont atteints d'une chaleur hectique, & d'une enflure œdémateuse; tandis que le côté opposé se desséche par le défaut de nourriture, & l'abondance des sueurs nocturnes.

Les urines sont en petite quantité, rouges, troubles, deviennent bientôt fœtides, & fournissent un sédiment furfuracé & copieux.

Le dernier période du mal se manifeste par une respiration grande & laborieuse; les joues, la langue & les ongles sont livides, & le malade presque suffoqué, périt dans l'agonie la plus affreuse.

Signes qui annoncent que la vomique est ouverte dans la trachée-artère.

Lorsqu'une vomique considérable dont ont s'est assuré par la percussion, crève par une large ouvertue dans la trachée-artère, c'est-à-dire dans les bronches, elle étouffe le malade dans le moment.

Mais si l'ouverture est petite, on le reconnoîtra par les signes suivans:

Par les efforts d'une toux vive, le malade crache un pus tantôt blanc, jaune ou orangé; tantôt verd, bourbeux, ou

mêlé de ſang. Ces crachats jettés dans l'eau ſe précipitent au fond ; lorſqu'on les jette ſur des charbons ardens , il s'en exhale une odeur fœtide.

Si pendant les quintes de cette toux, on applique la paume de la main à l'endroit ſous lequel la percuſſion a fait ſoupçonner la vomique , on ſentira manifeſtement l'ondulation du pus.

L'abondance des crachats diminue de jour en jour , & le malade paroît ſoulagé. Cependant l'augmentation de la fièvre annonce le retour de l'expectoration.

Le ſac s'étant rempli de rechef, & étant ſur le point de ſe vuider , ſi l'on frappe la poitrine , elle rend un ſon de *chair* lequel devient obſcur auſſitôt que la violence de la toux fait ſortir de nouveau le pus qui s'étoit accumulé.

La fièvre lente compagne inſéparable de la ſuppuration , augmente après les repas, ſurtout pendant la nuit. Ses redoublemens ſe terminent par une ſueur copieuſe au front , au col , à la poitrine.

A ces ſymptômes qui vont en croiſſant, pendant l'excrétion du pus , ſe joint une puanteur de l'haleine inſupportable aux aſſiſtans & au malade lui-même.

Il éprouve une ſoif ardente ; & l'appétit

que les crachats ne diminuent pas ordinairement, lorſqu'ils ſont ſans odeur, s'éteint, lorſqu'ils commencent à devenir fœtides, au point que le malade a de la répugnance, non-ſeulement pour les alimens dont il avoit accoutumé de ſe nourrir, mais encore pour les mets les plus exquis. Ceux qu'on vient à bout de lui faire prendre, loin de le ſoutenir, l'affoibliſſent & lui cauſent des anxiétés.

Ses urines ſont toujours écumeuſes, elles deviennent bientôt puantes & dépoſent un ſédiment blanc, épais & viſqueux.

La maigreur eſt tous les jours plus affreuſe; les os font une ſaillie hideuſe, les cheveux tombent, les ongles ſe courbent, & les pieds s'œdématient.

Un état auſſi pitoyable réduit bientôt le malade à une foibleſſe extrême. Une diarrhée colliquative qui ſuccede aux crachats ſupprimés, tranche le fil de ſa vie, le troiſième jour après que la foibleſſe l'a forcé à ſe coucher ſur le dos, les pieds ordinairement tournés en arc.

L'EMPIÈME.

§. XLIII.

Lorſqu'après la rupture de la vomique

(§. 37 n°. 3.) la matière s'épanche dans la poitrine, la maladie porte le nom d'*empième*.

SCHOLIE.

Il falloit établir cette propofition, pour être entendu de ceux qui confondent l'ouverture de la vomique dans la trachée-artère avec l'empyème. Ce paragraphe fera plus intelligible, quand on aura lû les Commentaires de mon illuftre Maître M. Wanfwieten.

§. XLIV.

Si une vomique confidérable dont je fuppofe la circonférence & la profondeur connues, (§. 14, 15, 16, 17.) a crevé, comme on l'a dit au paragraphe 23, on le connoît par les fignes fuivans.

Le malade qui jufqu'alors, s'étoit tenu couché de tems en tems fur le côté de la vomique, fe fent tout-à-coup fuffoqué par une douleur très-vive; il fe leve fur fon féant & exige qu'on le tienne dans cette fituation.

Le fon qui étoit auparavant éteint à l'endroit de la vomique, devient un peu fenfible.

Mais il eft plus ou moins affoibli à la partie poftérieure & inférieure de la poi-

trine, selon la quantité du pus épanché sur le diaphragme.

La toux est fréquente, & fatigue beaucoup; si elle amene des crachats, ils sont en petite quantité & écumeux.

Les défaillances sont rapprochées; la respiration laborieuse, le front & le col sont couverts d'une sueur froide. Alors les joues & les lèvres prennent une rougeur pâle; les ongles sont livides, la prunelle de chaque œil se dilate.

Enfin la foiblesse de la vue est l'avant-coureur de la mort qui arrive bien promptement, lorsque la vomique est considérable.

Une petite vomique qui se fait jour dans l'intérieur de la poitrine, cause aussi la mort avec les mêmes symptômes, à peu de chose près; mais elle arrive plus lentement, & tous les symptômes de la plèvro-péripneumonie la précédent.

OBSERVATION XII.

De l'Hydropisie de Poitrine.

§. XLV.

ON entend par hydropisie de poitrine, un épanchement d'eau entre la plèvre & le poumon. Il y en a de deux espèces; celle qui n'occupe qu'un seul côté, & celle qui les occupe tous les deux à la fois.

SCHOLIE.

La percussion du thorax annonce l'hydropisie sur le vivant, l'ouverture des cadavres la fait voir après la mort.

Symptômes généraux de l'Hydropisie de Poitrine.

Voici les principaux: 1°. La respiration est difficile & sanglotante.

2. la toux est sèche, interrompue, & n'amène que des crachats déliés, aqueux, quelquefois un peu visqueux.

3. Le pouls est serré, fréquent, dur, inégal & souvent intermittent.

4. Au moindre mouvement, le malade est essoufflé, & éprouve un sentiment de suffocation.

5. Il commence à avoir du dégoût pour les alimens chauds.

6. Il se plaint d'un mal-aise continuel au creux de l'estomac.

7. Il sent un poids énorme à la poitrine, & une distention singulière à l'estomac, pendant la digestion.

8. Il entend un bruit incommode à la région des hypocondres, & rend beaucoup de vents par le haut qui le soulagent; mais ce soulagement n'est que momentané.

9. Il n'a presque point de soif.

10. Les urines sont peu abondantes, rouges, en petite quantité, & laissent un sédiment briqueté.

11. On sent une tumeur très-renitente dans la région épigastrique, surtout du côté de l'épanchement.

12. Les extrémités, les pieds principalement, sont enflés, livides & froids.

13. Les paupières inférieures sont œdématiées.

14. Les lèvres, les joues & la langue ont une couleur pâle, souvent livide, selon la nature de la maladie.

15 Le malade reste couché avec peine. Il passe les nuits dans l'inquiétude, & dort très-peu. Tous ces symptômes varient cependant, suivant les degrés du mal.

Symptômes

Symptômes de l'Hydropiſie de Poitrine d'un ſeul côté.

Outre les ſignes généraux dont je viens de parler, lorſque le côté affecté eſt entiérement rempli, il paroît mol, peu mobile pendant l'inſpiration, & ne fait entendre aucun ſon, quand on le frappe.

Mais ſi la cavité n'eſt qu'à moitié pleine, le ſon ſera plus ſenſible à la partie que l'eau n'occupera pas.

Le ſon qu'on obtient varie auſſi, ſelon la ſituation du malade. Il peut par ce moyen, s'aſſurer lui-même de la hauteur du liquide dans les différentes poſitions qu'il fera prendre à ſa poitrine.

L'hypocondre du côté affecté eſt plus ſaillant & plus dur que le reſte de l'abdomen.

La paupière, la main & le pied du même côté ſont œdématiés.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le malade ſe tient panché ſans difficulté, quand tout le côté eſt exactement rempli, & qu'il ne peut ſe permettre cette attitude, lorſqu'il y a du vuide.

Symptômes particuliers à l'Hydropiſie de Poitrine des deux côtés.

1°. Le ſon eſt éteint, juſqu'à la hau-

teur de l'eau dans l'un & l'autre côté de la poitrine.

2°. Tous les malades attaqués de cette infirmité deviennent asthmatiques; leur état seroit même semblable à celui des ascitiques, s'ils n'avoient les paupières inférieures & les extrémités des doigts enflées.

Joignons à tous ces signes, celui de ne pouvoir rester couché, & de se sentir suffoqué, de quelque côté qu'on se couche.

Aussi ces sortes de malades sont-ils obligés d'être nuit & jour sur leur séant, afin que le poids des eaux n'exerce point vers la partie supérieure de la poitrine, la même pression qu'il fait sur l'abdomen, lorsqu'ils sont assis.

C'est ce dont on sera mieux assuré, lorsque faisant tenir le malade debout, on verra que l'eau portant alors toute son action sur le diaphragme, la tumeur apparente du ventre, n'est point aussi considérable que celle des hypocondres, qui diminue, quand le malade est couché. Ces sortes de malades meurent de la mort des péripneumoniques.

Leur pouls s'éteint; tous les membres se réfroidissent; la tête & la poitrine sont les seules parties qui conservent encore un reste de chaleur, les joues & les extré-

mités sont livides. La respiration est grande, elle est interrompue par intervalles, & cesse enfin pour toujours.

HYDROPISIE DU PÉRICARDE.

Lorsqu'une humeur s'amasse dans le péricarde, au point de gêner l'action du cœur, on donne à cette maladie le nom d'*Hydropisie du péricarde*. Nous en connoissons de deux espèces, l'une aqueuse, & l'autre purulente.

SCHOLIE.

Pendant les travaux d'une longue agonie, l'humeur péricardine dont la physiologie apprend les usages, s'accumule dans le péricarde, où après la mort on la trouve en plus grande quantité que dans l'état de santé.

Je ne prétens pas parler de cet amas qui dépend d'une paralysie mortelle des vaisseaux absorbans; il ne sera question ici que de cette hydropisie du péricarde qui est l'effet de l'inflammation & par conséquent de l'obstruction (V. scholie du paragraphe 40.)

De-là on voit la raison pour laquelle j'ai distingué deux espèces d'hydropisie du péricarde; il m'est souvent arrivé de les observer toutes les deux; & il y a

cette différence entre elles, que dans la purulente, on trouve le cœur enduit d'une croute puriforme; dans l'aqueuſe au contraire, ſa ſurface eſt ſeulement flétrie & décolorée.

Il y aura peut-être des Médecins qui aimeront mieux donner le nom d'empyème à l'hydropiſie purulente du péricarde; j'y conſens: on ne me verra jamais diſputer ſur le nom, quand on ſera d'accord ſur les choſes.

Signes de l'hydropiſie du péricarde.

Cette maladie a pour ſignes communs preſque tous ceux de l'hydropiſie de poitrine.

Les ſignes qui lui ſont particuliers, ſont les ſuivans.

Le ſon, qui dans l'état de ſanté étoit obſcur à la région du cœur, (§. 3. n°. 3 & 4) eſt tout-à-fait éteint, & l'on croiroit frapper ſur un morceau de chair.

On apperçoit une tumeur au creux de l'eſtomac. Cette tumeur eſt renitente, & par là facile à diſtinguer de celle que pourroient produire les vents retenus dans cet organe.

Les malades s'endorment, lorſqu'ils ſont aſſis, la tête penchée en avant; mais

ils s'éveillent auſſitôt qu'elle tombe ſur la poitrine.

Ils ſe plaignent aux aſſiſtans de cette propenſion incommode qu'ils ont au ſommeil. A ces maux ſe joignent des foibleſſes, qui vû l'inégalité & le déſordre du pouls, ſe ſuccédent très-rapidement: ces foibleſſes les accompagnent juſqu'à la fin de leur vie qui arrive enfin parmi les angoiſſes les plus affreuſes.

Quelques jours avant la mort, le col enfle à pluſieurs, leurs yeux deviennent rouges, comme s'ils avoient verſé des larmes.

Il en eſt d'autres dont les ſouffrances ne ſont pas ſi longues, l'apopléxie ou la ſyncope tranchent ſubitement le fil de leurs jours.

Le ſon que la percuſſion produit, eſt le même dans l'hydropiſie purulente, que dans l'hdropiſie aqueuſe du péricarde. Quant aux autres ſignes de ces hydropiſies, ils leur ſont communs avec la vomique purulente fermée.

L'eau qu'on trouve dans l'hydropiſie purulente du péricarde reſſemble à du petit lait troublé; ce qui eſt purulent, s'attache au cœur en forme de floccons

OBSERVATION XIII.

Signes d'une effusion considérable de sang.

§. XLVII.

J'AI indiqué ci-dessus (scholie du paragraphe 31) les causes d'un épanchement de sang dans la poitrine : en voici les symptômes.

1°. Les malades se plaignent continuellement d'une anxiété & d'une oppression extrême ; ils s'agitent sans cesse, & ne peuvent rester couchés.

2. On ne peut tirer aucun son de la partie sur laquelle est située le vaisseau ouvert qui a causé l'épanchement.

3. Le pouls est très concentré, très-fréquent & inégal.

4. La respiration est très-laborieuse, accompagnée d'une toux presque continuelle, & des sanglots interrompus qui partent du fond du thorax.

5. Toutes les veines s'affaissent ; les yeux deviennent rouges d'abord, cette rougeur disparoît ensuite, & leur éclat s'efface quelques heures avant la mort.

6. Une sueur froide se répand sur le

sol & les tempes ; le malade garde un profond silence ; quelque fois il grince des dents ; ses extrémités deviennent enfin glacées ; il a le râlement, & meurt.

Tels sont les signes qui annoncent un grand épanchement dans la poitrine, sans lézion du poumon.

Mais quand ce viscère est blessé, aux signes que je viens d'énoncer, se joint l'expectoration d'un sang écumeux & vermeil avec beaucoup de toux, & l'entrée de l'air par la plaie.

OBSERVATION XIV.

Anévrisme du Cœur.

§. XLVIII.

IL arrive quelquefois que le sang se porte en si grande quantité dans les ventricules & les oreilles du cœur, que les forces de ce viscère sont insuffisantes pour se débarasser de ce poids. Alors le cœur distendu acquiert plus de volume, & cette distension contre nature porte le nom d'anévrisme du cœur.

SCHOLIE.

On voit ſouvent de ces anévriſmes à l'ouverture des cadavres, 1°. Après des inflammations promptes & violentes des deux poumons.

2°. Après les maladies inflammatoires dont j'ai parlé (§. 22) & qui ſont mortelles.

Signes de l'Anévriſme du Cœur.

Le ſigne pathogmonique de cette maladie, eſt que l'endroit où eſt placé le cœur, rend exactement un ſon de chair frappée.

Qand l'anévriſme du cœur eſt l'effet d'une inflammation violente aux poumons (n°. 1) il annonce que le malade périra dans vingt-quatre heures. En effet, il devient tout à-coup ſtupide, comme apoplectique, & meurt ſans avoir le tems de ſe reconnoître.

Ce ſigne n'eſt pas moins funeſte dans les maladies inflammatoires de la poitrine (n°. 2) ſurtout quand il eſt accompagné des ſignes ſuivans.

Les malades ſont extraordinairement inquiets; ils s'agitent continuellement, &

& ne peuvent souffrir le poids des couvertures.

Les vieillards supportent plus tranquillement que les jeunes gens les angoisses de cet état; ceux-ci parlent sans relâche & avec feu, & jusqu'à épuisement à ceux qui les environnent; ils veulent se lever & demandent leurs habits, soit pour se mettre en voyage, soit pour vaquer à d'autres fonctions.

Pendant ce tems-là, le brillant des yeux s'éclipse; les roses des joues s'effacent, & les ongles des mains & des pieds prennent une couleur plombée.

Une sueur froide & mortelle s'empare de tout le corps; le pouls est aussi fréquent & aussi concentré qu'il se puisse; il est irrégulier & s'éteint peu-à-peu.

La respiration fréquente & stertoreuse d'abord, se rallentit ensuite, devient intermittente, & s'arrête.

Je souhaite que ces observations soient utiles à mes semblables. Je les soumets au jugement des vrais Médecins: puissent-ils contribuer aux progrès de l'art!

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour tire *Traité des Maladies de la Poitrine, où l'on trouve la théorie la plus naturelle, les regles de pratique les plus simples & les plus sûres pour connoître les Maladies de cette cavité; avec une nouvelle Méthode de reconnoître ces mêmes Maladies par la percussion du Thorax, traduite du latin d'*AVENBRUGGER *par* M. N.

Ces deux Ouvrages renferment des observations & des remarques intéressantes : l'Impression n'en peut être qu'utile. A Paris 20 Février 1769.

LASSONE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil,

Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT: Notre amé le Sieur *HUMAIRE Libraire*, Nous a fait exposer qu'il désiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage *intitulé Manuel des Pulmoniques, ou Traité complet des Maladies de la Poitrine*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A LA CHARGE que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres: que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la Présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le sieur DE MEAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur DE MEAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes. DU CONTENU desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir l'Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission; & nonobstant clameur de haro, chartre

normande, & lettres à ce contraires; car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le 15e. jour du mois de Novembre, l'an 1769, & de notre regne le 54e. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Régistré sur le Régistre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 482, fol. 47, conformement au Réglément de 1723. A Paris, ce 17 Novembre 1769.

BRIASSON*, *Syndic.

maladies de poitrine.

consultation pour un asthme. J. méd. v. I. p. 357. – 422.